

## LA LANGUE: CATÉGORISATION DE LA RÉALITÉ OU CRÉATION DE LA RÉALITÉ?

1. La sémantique — une fois dépassée la vague anti-mentaliste — est à nouveau repensée et, maintenant, dès les fondements. Les théories classiques de la sémantique servent toujours de point de départ: mais elles ne servent que de point de départ. Nous envisagerons ici deux des composantes de la sémantique: la langue comme catégorisation de la réalité et la langue comme système de catégories discrètes. Nous utiliserons deux types d'exemples: l'un appartient au domaine bien connu et très discuté — les termes de couleur — et l'autre sera centré sur quelques points des théories cognitivistes: la métaphore et la métonymie comme support de l'élaboration des prototypes.

Donc, nous aurons comme soutien la sémantique des prototypes, des analogies de familles, etc., et point de référence dernier l'un des principes structuralistes: la fonctionnalité.

2. Si nous avons dit que l'un des noyaux de nos exemples c'est celui du domaine de la couleur, nous jouons tout de suite avec deux points de vue tout à fait opposés: l'un, face à la continuité physique de l'espace de la couleur, dit que la langue (= le système de la langue) coupe arbitrairement la réalité dans ses catégories discrètes; l'autre considère fondamental le rôle joué par les facteurs contextuels et perceptifs non linguistiques dans la structuration des catégories des couleurs. Ces deux points de vue tiennent l'explication du domaine de la couleur comme paradigme de l'explication de la totalité de la langue.

3. Mais les domaines de la couleur, du tact, de l'odeur et de l'audition seront-ils atypiques, marginaux pour la compréhension du phénomène langue? Ou serons-nous face à des domaines paradigmatiques par rapport à la totalité de la langue? Les exemples de métaphore, en apportant des renseignements sur la langue, ne nous aideront pas beaucoup à trouver des conclusions définitives.

1. La représentation de la "couleur" dans des catégories discrètes.

1.0 La linguistique essaie de connaître et de décrire la façon dont les langues transportent et inscrivent le sens dans les sons au moyen de la catégorisation de la réalité en catégories discrètes; elle essaie de répondre à des questions très anciennes, telles que: "les catégories ont-elles une base dans le monde extralinguistique ou sont-elles une simple construction de

l'esprit?"; "la structure interne de la catégorisation linguistique, c'est laquelle?"; "comment sont acquises les catégories linguistiques?"; "quels procédés utilisent les parlants d'une communauté pour intégrer des êtres, des choses, des états de choses dans une catégorie?"; "quels rapports et quelles relations s'établissent entre les catégories?" (1).

1.1 Si nous prenons comme exemple les termes de couleur, nous dirons que ces catégories ne figurent pas le monde réel lui-même et n'ont même pas une base perceptive. La réalité ici c'est un continuum diffus et la catégorisation faite par la langue est, enfin, l'objet d'une convention, c'est-à-dire, il s'agit d'une question d'apprentissage: les différents objets sont étiquetés à travers les noms. Le monde figuré se limite à une représentation de nos catégories du langage (2). C'est-à-dire, toutes les catégories ne sont que des artifices appris culturellement.

Mais la *communis opinio* et le bon sens disent que le monde réel contient des entités discrètes que l'on peut nommer et il nous semble naturel que ces entités nous donnent une base pour son groupement en catégories discrètes. Le continuum tridimensionnel de la couleur sera défini à travers les paramètres de la tonalité (la longueur du faisceau de la lumière reflétée), la luminosité (la quantité de lumière reflétée) et la saturation (la capacité de dilution avec la couleur blanche).

Comme chacune de ces dimensions constitue un continuum régulier, il n'y a pas une base physique pour la délimitation des catégories discrètes de couleur. Mais les personnes connaissent et reconnaissent des catégories discrètes. Mais la réalité de la langue, c'est la langue même. Dans les différentes langues, en ce qui concerne les termes de couleur, la distinction et la distribution des termes dans le lexique primaire ou secondaire, les différents poids dénotatifs de ces termes, etc., il y a une multiplicité de faits divergents (3).

Si en latin il y avait un nombre réduit de termes pour la dimension de tonalité, en même temps, il y a une distinction pour la grande luminosité du blanc et du noir: *niger* vs. *ater* et *candidus* vs. *albus* (4). On trouve des distinctions pareilles dans la langue russe: on distingue *goluboy* (bleu pâle) et *sinii* (bleu lumineux). Dans le cas des termes des couleurs ce qui s'oppose ce n'est pas la couleur d'une langue face à la couleur d'une autre langue, mais l'ensemble des couleurs figurées dans une langue face à la configuration de l'ensemble des couleurs figurées dans une autre langue.

Les linguistes ont attribué aux termes de couleur une relation tout à fait arbitraire.

Si dans le domaine de la couleur — à cause de la continuité physique de l'espace de la couleur, de son continuum régulier et de l'incapacité humaine pour établir la distinction perceptive — il y a ce trou, ce décalage,

nous nous demandons s'il n'y a pas d'autres domaines ainsi figurés. Serons-nous devant une exception ou la règle? Des domaines comme la durée, la hauteur, la température, le mouvement, les sentiments comme l'amour, la haine, la peur, etc., sont-ils tout à fait figurés? S'il y a sept millions et demi de distinctions pour la couleur, que pourrions-nous dire pour l'amour, la haine, etc.? Le problème ici n'est pas l'arbitraire, mais plutôt le choix de la catégorisation: pourquoi doit-on catégoriser un sous-domaine et pas un autre? L'idée de langue comme système — où la solidarité des éléments de la langue impose une présence permanente de tous les éléments dans chacun des éléments et impose que la définition de chaque élément soit faite par sa valeur négative — nous fait conclure que le sens d'un mot — *rouge*, par exemple — ne nous est pas donné ni par les propriétés des choses ni par un acte quelconque du sujet parlant. Le signifié de *rouge* dérive de la valeur du mot dans le sous-système de la couleur de chaque langue historique. En utilisant le latin classique, *rubeus*, les termes cachés par rapport à nos langues sont 'rose', 'orange', 'pourpre' et encore d'autres tonalités. Il y a toujours — dans le monde de la publicité — des termes nouveaux pour occuper des espaces déjà provisoirement occupés: dans l'espace du *vert*, *vert bouteille*, *vert foncé*, etc.

1.2 Berlin et Kay <sup>(5)</sup> ont comparé quatre-vingt huit langues orientant leurs études vers les termes fondamentaux de couleur et ils ont conclu que les langues présentent un numéro différent de catégories de termes essentiels et que les langues choisissent leurs termes entre onze couleurs focales. Aucune langue ne possède moins de deux couleurs focales et, en plus, si une langue possède seulement deux catégories, celles-ci seront le blanc et le noir, et, s'il y a un troisième terme, il est toujours le rouge, le quatrième est le jaune ou le vert, le cinquième est évidemment le jaune ou le vert, le sixième terme est le bleu et le septième le marron.

1.3 Nous ne voulons pas faire l'histoire de la recherche dans le domaine de la couleur — après les travaux de Berlin et Kay, beaucoup de chercheurs ont parcouru des espaces et des langues à propos de ce domaine <sup>(6)</sup> — mais nous essaierons d'envisager d'autres facteurs.

La perception de la couleur n'est pas faite seulement en partant des propriétés des faisceaux lumineux qui pénètrent dans les yeux des sujets parlants: les objets sont perçus à travers leur forme, leurs dimensions permanentes, leur position et leur orientation par rapport à l'observateur. Le changement de quelqu'un de ces aspects est aussi perçu. Dans un certain sens, nous pouvons parler de la couleur d'un espace tridimensionnel. Mais les couleurs ne se manifestent point comme des entités abstraites ou comme des points dans l'espace mathématique, elles se révèlent comme propriétés

permanentes d'objets. Les objets sont associés à des segments d'un continuum de couleur: *le sang est rouge, le lait et la neige sont blancs, le ciel est bleu, les prairies sont vertes, le charbon est noir, les citrons sont jaunes*. Il y a des expressions toutes faites qui servent même comme point de référence: *blanc comme la neige, noir comme le charbon, bleu comme le ciel*, etc. On doit même remarquer que les noms de beaucoup de couleurs ou de tonalités sont les noms des objets eux-mêmes: *écarlate, violette, orange, bouteille (vert-bouteille), rose, pourpre*, etc. C'est-à-dire, la focalisation des couleurs — conséquence des processus neurologiques, de facteurs géographiques et culturels — pose de sérieuses questions à quelques-uns des principes structuralistes:

— les catégories de couleur ont un noyau et une périphérie? C'est-à-dire, les termes de couleurs ont tous le même statut? Ou y a-t-il des variations? Le centre est-il stable et la périphérie change-t-elle? Voyons des exemples de l'espace du "vert": *le vert, le vert-bouteille, le verdâtre, le vert-cendré*, etc.

— les termes de couleurs constituent-ils un vrai système? La naissance d'un nouveau terme, comme *rose*, ne changera pas ce système? Et l'arbitraire de la catégorie se maintient-il?

— peut-on encore continuer à admettre que le signifié d'une forme linguistique ne dépend-il que du système linguistique et que tout le reste est condamné à l'enfer de l'extralinguistique? La façon dont les personnes agissent et inter-agissent linguistiquement sera-t-elle du domaine de l'extralinguistique qui n'a rien à voir avec le système de la langue? Quoique les personnes parlent du monde, décrivent le monde, interprètent le monde, manipulent le monde, se servant toujours de la langue, le système de la langue sera-t-il une unité individuelle, avec sa structure, ses principes, son autonomie?

## 2. *Le rôle de la culture dans la catégorisation du monde*

2.0 La réponse à ces questions, paraît-il, sera donnée en faisant intervenir différents facteurs, en mettant en relief surtout la culture (7), le développement sensoriel et cognitif, la perception, la mémoire, l'interaction sociale, la personnalité et d'autres aspects de l'expérience.

Le courant théorique qu'on désigne comme "théorie cognitive" (8) provoque une nouvelle et profonde interrogation aux sémanticiens. La grammaire cognitive ne veut pas considérer la langue seulement du point de vue linguistique, mais la faire intégrer dans les capacités cognitives. Nous ne sommes pas dans l'endroit adéquat et ce n'est pas le moment de développer ce sujet: nous nous limiterons à exposer quelques points bien restreints.

2.1 La grammaire cognitive, que je citerai d'une façon bien générale (9), se base sur deux points fondamentaux: l'un des points de départ c'est l'expérience et l'imagination humaine, centrées dans la perception, l'activité motrice et dans la culture; l'autre, c'est le rôle accompli par la métaphore, la métonymie et la figuration rhétorique en général. C'est-à-dire, les gens, en prenant comme base les données culturelles, apprennent un schéma abstrait ou un réseau de traits abstraits par rapport à une catégorisation; ce schéma peut prendre comme point de départ pour la catégorisation un objet-type, quelqu'un ou quelque chose plus en évidence.

De cette façon, la catégorisation de la couleur est un produit soit de l'imagination, soit de la culture: il y a quelque chose qui est apprise en partant d'un objet déterminant. D'ailleurs, beaucoup de termes de couleurs sont des noms d'objets, comme nous l'avons dit.

2.2 En ce qui concerne le noyau du courant cognitiviste — et avec ces principes on ne veut pas seulement expliquer le fonctionnement de la langue mais surtout expliquer la création de la langue — nous avons l'analogie de familles, les prototypes, la métaphore, la métonymie, la figuration rhétorique, etc. Mais le problème ne s'annule pas: est-ce que la langue est seulement une donnée culturelle, un artifice appris? Les divergences rencontrées dans la façon comme les langues coupent et figurent le domaine "couleur", les mêmes divergences sont trouvables dans la façon comme les langues interprètent des données figuratives, soit dans la métaphore, soit dans la figuration rhétorique générale.

Voyons quelques exemples: quelques verbes d'activité acceptent comme sujet soit un nom avec le trait classématique [+ humain], soit un nom qui désigne un instrument. Les verbes du portugais et de l'allemand *cortar/schneiden* ('couper') semblent saisir le même domaine de contenu et même accepter comme sujet l'instrument de cette activité:

- (1) (i) A faco cortou o bife
- (ii) Das Messer zerschnitt den Steak
- (2) (i) Ontem cortei o cabelo (no barbeiro)
- (ii) Gestern liess ich (bei Frisör) das Haar schneiden.

On constate tout de suite qu'il y a de petites divergences: l'existence d'un affixe "zer" en allemand. Deux autres verbes d'activité — *öffnen/abrir* — acceptent les mêmes entourages classématiques jusqu'à un certain point, mais les dérivations rhétoriques changent:

- (3) (i) O João abriu a porta
- (ii) João öffnete die Tür
- (4) (i) O sinal abriu
- (ii) Die Ampel wechselte auf grün

C'est-à-dire, les métaphores se distinguent complètement. Et si nous laissons le domaine du concret pour entrer dans le domaine de l'abstrait, les langues s'écartent encore plus:

- (5) (i) Karl tötete die Frau  
(ii) Karl matou a mulher
- (6) (i) Finalmente, Karl matou as saudades da sua terra  
(ii) \* Endlich tötete Karl die Sehnsucht seines Landes.

### 3. *Conclusion*

Est-ce que la catégorisation du monde n'appartient qu'au système de la langue, indépendamment des facteurs culturels, des expériences, des mythes collectifs, des croyances, etc? Le structuralisme attend-il un post-structuralisme pour rejoindre la capacité d'expliquer et pas seulement de classer?

La conception de la langue comme système d'oppositions et de valeur devra-t-elle gagner des limites moins limitées? Sommes-nous structuralistes si loin de l'analogie de familles et des usages de Wittgenstein?

Les vieilles sources du structuralisme — je rappelle Malinowski — sont suffisamment riches pour donner la réponse (ou une réponse) adéquate.

Mário Vilela  
Universidade do Porto

## NOTAS

(1) Cfr. LABOV, W. — "The boundaries of words and their meanings", in: BALLEY, C.-J. N. e SHUY, R. W. (eds.) — **New Ways of Analysing Variation in English**, Washington: Georgetown University Press, 1973 pp. 340-373.

(2) Cfr. LEACH, E. — "Anthropological aspects of language: Animal categories and verbal abuse", in: LENNENBERG, E. H. (ed.) — **New Directions in the Study of Language**, Cambridge, Mass.: MIT Press, 1964, pp. 23-63.

(3) Il nous suffit de rappeler les divergences présentées par John LYONS (1970 — **Linguistique générale: introduction à la linguistique théorique**, trad. par F. Dubois-Charlier et David Robinson, Paris: Larousse, p. 46): «C'est un fait connu que les termes de couleur utilisés dans les différentes langues ne peuvent pas toujours être mis en correspondance biunivoque un avec l'autre: le mot anglais *brown*, par exemple, n'a pas d'équivalent français, on le traduit en français par *brun*, *marron* ou même *jaune* [= castanho, moreno, pardo, torrado], selon la nuance exacte et selon le genre de substantif qu'il qualifie; le mot hindī *pilā* se traduit en anglais par *yellow*, *orange* ou même *brown*, bien que le hindī possède d'autres mots pour certaines nuances de ce dernier terme».

(4) En latin classique les termes de couleur son: *albus* [blanc], *candidus* [blanc brillant], *ater* [noir], *niger* [noir brillant], *ruber* [rouge, rose, orange et certaines tonalités du brun [castanho], *flavus* [jaune, brun [castanho] brillant, rouge doré], *viridis* [vert.], *caeruleus* [bleu] (Cfr. ANDRÉ, J. — **Étude sur les termes de couleur dans la langue latine**, Paris, Klincksieck 1949).

(5) BERLIN, B. e KAY, P.9 — **Basic Color Terms: Their Universality and Evolution**, Berkeley: University Press, 1969.

(6) Cfr. TAYLOR, J. R. — **Linguistic Categorization. Prototypes in Linguistic Theory**, Oxford: Clarendon press, 1991, p. 8 e ss.

(7) «Can we treat language as an independent subject of study? Is there a legitimate science of words alone, of phonetics, grammar and lexicography? Or must all study of speaking lead to the treatment of linguistics as a branch of the general science of culture?... language cannot remain an independent and self-contained subject of study" (MALINOWSKY, B. — "The dilemma of contemporary linguistics", 1937.

Review of M. M. Lewis (1936) — **Infant Speech: a study of the Beginning of language**, London: Kegan Paul, in: *Nature* 140: 172.3. Vide aussi George LAKOFF 1978 — **Women, Fire, and Dangerous Things: What Categories Reveal About the Mind**, Chicago: University Press.

(8) On peut considérer comme point de départ de cette théorie l'ouvrage de LONGACKER, R. W. — **Foundations of Cognitive Grammar, i, Theoretical Prerequisites**, Stanford: Stanford University Press, 1987.

(9) Les principes présentés ici sont extraits surtout de LALOFF, George — *op. cit.*, pp. 8 et 137.